

L'HIVER

*En maître souverain, l'hiver étend ses bras,
Et livre aux malheureux de féroces combats.
Les champs ont dépouillé leur manteau de verdure,
Les arbres ont perdu leur verte chevelure,
Et la feuille, un instant, valsant sous l'aiglon,
S'est desséchée enfin, mourant dans le vallon.
Adieu, petites fleurs, symboles d'innocence!
Et vous aussi, hélas ! avez fui l'insolence
Du glacial tyran, qui, pendant de longs mois,
Sans trêve ni merci, régnera sur nos toits.
Le sol, enseveli sous sa couche de neige,
De la noire misère, enfantant le cortège,
N'offrira plus bientôt, pour reposer nos yeux,
Que désolation sous un ciel captieux.
Le froid, maître cruel, cette hydre sans entrailles,
Perce d'un seul élan les plus fortes murailles.
Heureux sont les mortels qui, près d'un feu brillant,
Peuvent se préserver de ce triste assaillant.
O Dieu ! Jetez les yeux sur ces pauvres familles,
Pleurant de désespoir près de leurs froides grilles !
Pauvres petits enfants, sanglotant sous la faim,
Ne trouverez-vous pas des âmes charitables ?
Mon Dieu, secourez-les, ils ne sont pas coupables !
Voir souffrir des parents, voir souffrir une sœur,
Et son père et sa mère, aux mains d'un oppresseur,
Porte la mort dans l'âme et torture la vie,
Qui, par le désespoir, expire poursuivie ;
Mais, ô funeste horreur ! voir son enfant souffrir,
L'entendre sangloter, supplier, se flétrir,
Le sentir grelotter sur le sein de sa mère,
N'avoir pour tout secours que la sombre misère.
Et comme dénouement l'inexorable mort,
Voilà du délaissé l'irréparable sort !
Et pourtant cet enfant, naissant dans l'indigence,
N'avait pas demandé sa chétive existence !
Hélas ! mon cœur se brise en douloureux soupirs.
O cieux ! entr'ouvrez-vous pour ces jeunes martyrs.
Pourtant de l'Éternel, on prône la Justice,
De sa sainte tendresse on recherche l'hospice,
On nous instruit surtout à croire en sa bonté :
Mais... ces morts !... n'est-ce pas une infidélité ?...
Dieu, pardonnez ces mots, oubliez ce blasphème ;
Nous devons nous soumettre à votre loi suprême.
Quelque cruel que soit votre terrible bras,
L'homme doit le bénir en ses fatals éclats,
Mais s'il nous faut souffrir pour jouir de la gloire,
Si votre Paradis est notre territoire,
Si votre main divine anoblit les hauts faits,
Donnez à la richesse un prix pour ses bienfaits :
Car les riches, du moins, vos saints dépositaires,
Peuvent des malheureux soulager les misères.
Vous, qui vous amusez dans vos brillants salons,
Vous, qui scrutez de l'or les fertiles filons,
N'allez pas oublier, que, dans votre abondance,
Vos mains doivent s'ouvrir, soulager l'indigence.
Muets, indifférents, dans vos riches boudoirs,
Vous avez souvent lu, pour égayer vos soirs,
Des écrits émouvants et vous n'osez y croire,
Ne les rejetez pas, car c'est là notre histoire ;
Ayez compassion, ouvrez, ouvrez la main,
A ces pauvres enfants, allez donner du pain.
O noble Charité, qui porte l'allégresse
Au sein de la misère, au sein de la faiblesse !
Ces anges tant aimés, ce sont de nobles cœurs :
Un don, et leurs souris vous nomment leurs vainqueurs !
N'avez-vous jamais vu, le premier de l'année,
Leur léger bataillon fêtant la matinée ?
Ils sont tout anxieux, attendant leurs présents,
Pauvres anges chéris, aux souris séduisants,
C'est un jour précieux, c'est le jour des étrennes !
Ce n'est plus Santa Claus et ses rapides rennes
Qu'ils attendent en paix, ce sont leurs protecteurs.
Ah ! ne les trompez pas, soyez leurs bienfaiteurs.
Donnez et vous verrez resplendir leur sourire
Rafraîchissant vos cœurs comme un tendre zéphire.
Soulager les enfants ! Est-il plus grand bonheur !
Ah ! vous qui le pouvez, recueillez cet honneur !
La douce charité, c'est un baume pour l'âme,
Une vertu des cieux ! Une celeste flamme !*

J. K. Legault

QU'EST-CE QU'UN ÉVÊQUE ?

Qu'est-ce qu'un curé ?
—C'est—ou du moins, ce doit être—la charité. Combien nous en connaissons ainsi !
Qu'est-ce qu'un évêque ?
—C'est la Charité personnifiée. Dans les cérémonies du sacre, il a reçu la surabondance des dons de l'Esprit-Saint ; il a reçu, de par l'autorité de notre Dieu-Homme le voulant ainsi pour ses apôtres, dont les évêques sont les successeurs, il a reçu le Saint-Esprit lui-même.

Or, qu'est ce que le Saint-Esprit ?—C'est la Charité, c'est l'Amour, mais c'est l'Amour-Dieu. L'évêque l'a reçu : quel ne doit pas être l'amour d'un cœur d'évêque ?

Que d'exemples nous citerions, depuis ce saint évêque de Subiaco protégeant des garibaldiens assassins, les sauvant de la mort, quand mon excellent capitaine qu'ils avaient traitreusement frappé, allait leur faire sauter la cervelle !

Que nous sommes heureux de citer le fait suivant, rapporté par Victor Hugo, que personne, certes, ne soupçonnera de cléricisme ! Tous nos lecteurs savent que ce génie, qui avait si bien commencé, n'a pas voulu du prêtre à son lit de mort.

Sans doute, c'est du roman qu'il écrit, son Jean Valjean : mais il dépeint certains personnages comme on est habitué à les voir—ainsi a-t-il fait de Mme Magloire, la mère du bon évêque, de Mlle Baptistine, sa sœur, et de celui qu'il appelle d'ailleurs, comme les petits esprits des vieux pays : monsieur l'évêque.—F. P.

LE FORÇAT

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Mme Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit et resta béante.

Mlle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère, et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

—Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier, qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il l'avait fallu. J'ai été à une auberge. On m'a dit : "Va-t'en !" chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche du chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : "Frappez là." J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Etes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait ? j'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze heures à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

—Mme Magloire, dit l'évêque, vous mettez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table.

—Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères.—Il tira de sa poche une grande feuille de papier jauni qu'il déplia.

—Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais.

Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur ce passeport : "Jean Valjean, forçat, libéré, natif de...—cela vous est égal...—Est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux."—Voilà ! Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? avez-vous une écurie ?

—Mme Magloire, dit l'évêque, vous mettez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était l'obéissance des deux femmes.

Mme Magloire sortit pour exécuter ces ordres.

L'évêque se tourna vers l'homme.

—Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

—Vrai ? quoi ! vous me gardez ? vous ne me chassez pas ? un forçat ! Vous m'appelez monsieur ! vous ne me tutoyez pas ? Va-t'en, chien ! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! la brave femme qui m'a enseigné ici ! Je vais souper ! Un lit avec des matelas et des draps ! comme tout le monde ! Un lit ! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de dignes gens ! D'ailleurs j'ai de l'argent. Je paierai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? Je paierai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

—Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

—Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demandez pas d'argent ? Le curé, n'est-ce pas ? le curé de cette grande église ? Tiens ! c'est vrai, que je suis bête ! Je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, avait remis son passeport dans sa poche, et s'était assis. Mlle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

—Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paie ?

—Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

—Quinze sous, ajouta l'homme.

—Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

—Dix-neuf ans.

—Dix-neuf ans ?

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit :

—J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous, que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avons un aumônier au bagne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur qu'on appelle. C'était l'évêque de la Majorie, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais, pour moi, c'est si loin !—Vous comprenez, nous autres !—Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang, des trois côtés, avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Mme Magloire entra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

—Mme Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu.—Et se tournant vers son hôte :—Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?